

Stephan Hermlin de Chris Marker
(*Métropolis*, Arte / 1997 - 11'29)

Remarque : cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

« Metropolis. Parti pris /Ansichtssache » [45'41]

Voix off (sur des images d'archive de l'INA touchant à la chute du mur) :

10 novembre 1989. Chute du mur de Berlin. Effondrement de l'empire communiste.

Le 3 octobre 1990, il y a sept ans, l'Allemagne est réunifiée. Stephan Hermlin était un des grands intellectuels, des grands écrivains de ce qui était l'Allemagne de l'Est. Hermlin est mort il y a quelques mois. Mais un jour, en 1990, il parlait de son pays, de la ruine de tout ce à quoi il avait cru, devant son ami Chris Marker qui avait une caméra.

Stephan Hermlin (transcription des sous titres en français, bien qu'il parle en français)

Au fond... je pourrais dire... comme bilan de ma vie, je suis... je suis allé de défaite en défaite. Je me suis habitué. Les défaites, c'était déjà cette défaite terrible qui nous... à mon avis, qui nous poursuit encore en ce moment, la défaite de la classe ouvrière allemande devant Hitler. Et puis... il y a eu la défaite... de l'Espagne, il y a eu la France occupée, et ce sont des défaites qui ne... qui ne se réparent pas. Je ne vois pas la France libérée... Maintenant, je passe de temps en temps à Paris. Pour moi, la France restera toujours la France occupée, la France dans la honte, dans la trahison. Et puis... notre soi-disant victoire ici, c'était en vérité, comme tout le monde sait, la victoire des armées soviétiques, et nous étions sous l'emprise... sous l'emprise de cette victoire aussi, cette victoire du stalinisme sur l'hitlérisme, c'est-à-dire, dès ce moment, nous étions incapables de vaincre le stalinisme en nous-mêmes, malgré tous nos efforts, et ainsi nous sommes dans une nouvelle défaite.

Alors maintenant, il est absolument clair que le socialisme, comme nous l'avons défendu, est au bout. En tout cas, pour l'avenir le plus proche, il ne se relèvera pas, mais le socialisme est devenu pour nous une chose plus claire, qui était annoncée, vous savez ça, au fond, depuis le vingtième congrès du parti soviétique, en 56. Les choses devenaient différentes partout. Et avec la Hongrie, avec surtout la Tchécoslovaquie en 68, les choses devenaient encore plus claires. Et déjà à ce moment là, le mouvement communiste, ou socialiste, comme vous voulez, était... partagé. On appartenait à des fractions, ce qui aurait été impensable à une certaine époque, mais, au moins depuis 25 ans, c'est un fait. Les communistes étaient divisés en plusieurs fractions. Et moi, évidemment, je n'appartenais pas à la fraction stalinienne. Je crois tout de même qu'il me restait encore assez de stalinisme en moi-même, ça, je le crois. Même si j'ai protesté contre l'invasion de la Tchécoslovaquie et que je prenais des positions par-ci par-là, il est impossible... J'ai grandi sous l'impression du stalinisme.

Vous savez, j'ai rejoint le parti en 31... Ça avait déjà commencé à cette époque là. Et toutes ces choses que j'ai, que j'ai vécues après... la vie clandestine sous Hitler jusqu'en 36, et après l'étranger... l'Angleterre, l'Espagne, la France... tout ça était dominé aussi par ce personnage, par son impact incroyable qui a grandi à travers les grandes tragédies de l'humanité, à travers la guerre qu'il devait gagner et qu'il a gagnée contre Hitler. On avait, nous, on a quand même compris, après une certaine époque, disons à partir des... après la mort de Staline, surtout après le vingtième congrès du parti, on avait quand même compris que... on avait eu seulement, et j'étais très, très jeune à cette époque-là, le choix entre la barbarie fasciste et la

barbarie stalinienne. J'ai choisi la barbarie stalinienne, et si j'étais devant la même situation, mon choix serait le même. Malgré tout, il serait le même. Mais maintenant, malgré la tragédie que nous vivons, je pense que nous avons un avenir devant nous. Le socialisme ne mourra pas, il ne sera jamais mort. Pour la simple raison que de l'autre côté existe le capitalisme. Et ce qui se pose à chaque moment, dans chaque pays, dans chaque situation, comme alternative, ce sera toujours le socialisme, même s'il s'appelle d'une façon différente. Le socialisme a existé longtemps avant le socialisme, par exemple dans le christianisme, dans beaucoup de mouvements révolutionnaires de la vieille humanité et, en quelque sorte, nous avons passé un stade, mais devant nous, il y a quelque chose : une société plus juste, qui est très loin de nous, mais que nous désirons et qui sera un jour. Hé oui ! C'est tout ce qu'on peut dire de ma part, dans ma situation, pour le moment. Nous devons passer de très grandes difficultés, mais je serai avec les vaincus, comme avant. J'ai été toujours avec les vaincus. Je ne veux pas être avec les vainqueurs.

Voix off [image fixe sur un mur, sur lequel défile les deux premières de couverture des livres cités] :

On peut espérer que seront bientôt réédités en France deux des livres de Stephan Hermlin aujourd'hui épuisés : *Dans un monde de ténèbres*, recueil de nouvelles qui évoquent les déchirures d'un homme et d'un pays, et *Crépuscule* où comment un jeune Allemand de 17 ans a vu l'arrivée au pouvoir d'Hitler et a choisi le communisme et la clandestinité dès 1933.

fin [57'10]